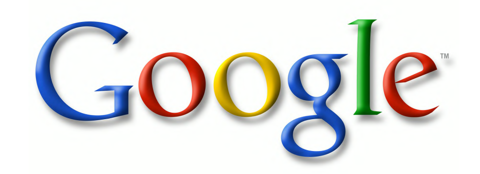


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Ind
9735
6

Ind. 17735.5

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

A fund of $25,000, established in 1909, the income of which is used

"For the purchase of books for the Library"



Digitized by Google

EXTRAIT DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

du 9 Mars 1895.

Digitized by Google

O

S. ZABOROWSKI-Moindron.

POPULATIONS

DE

L'INDO-CHINE

LES TSIAMS

ORIGINE ET CARACTÈRES



PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1895

Digitized by Google

Ind 9735.6

HARVARD COLLEGE
FEB 2 1910
LIBRARY.

G. F. Parkman fund

Digitized by Google

POPULATIONS DE L'INDO-CHINE (1)

LES TSIAMS

ORIGINE ET CARACTÈRES

Lorsque la France s'est emparée de la Cochinchine, elle n'a fait qu'arracher à la domination annamite ce qui constituait encore au XVIIe siècle le royaume de *Tsiampa*. Mais les descendants des Tsiams, mêlés à leurs vainqueurs ou refoulés en petits groupes peu distincts, restèrent pour nous complètement ignorés. Quand nos premiers explorateurs, à commencer par Francis Garnier, découvrirent les monuments de l'Indo-Chine, toutes les traces qu'ils avaient laissées de leur existence nationale furent attribuées confusément à la civilisation cambodgienne. Et les opinions sur l'origine même de cette dernière apparurent comme un tissu de contradictions. Ce n'est qu'à la longue et par suite d'un lent travail de reconstitution, mené au hasard, que l'existence an-

(1) Conférences faites à l'École d'Anthropologie.

Digitized by Google

cienne du Tsiampa se fit sentir, si je puis ainsi parler, au milieu des faits recueillis et de quelques vagues données historiques, à la fois comme une nécessité sans laquelle tout était inintelligible, et comme une réalité.

On donne encore à ce peuple le nom de *Cham*. Il faudrait bien se tenir à une orthographe uniforme. Le nom de *Tsiam* se rapproche le plus de la prononciation. M. Harmand (et d'après lui, M. Hamy, 1877) qui nous a, des premiers, fourni quelques renseignements sur lui, le donnait comme un groupe *malais continental,* formant un lien ethnologique entre les vrais Malais et les Khmers, et ayant colonisé l'Indo-Chine avant de déborder sur l'archipel Indien. Plusieurs années après, M. Maurel, qui a publié une étude sur les populations de la Cochinchine et en particulier les Khmers, faisait des Tsiams un peuple *de race aryenne* venu par mer, affirmant que les Malais ne se sont répandus en Cochinchine qu'à partir du VIIIe siècle (767). Ces opinions successives sont aussi éloignées que possible l'une de l'autre.

Voici maintenant les faits tels qu'ils se présentent aujourd'hui. Il sont nouveaux pour la plupart.

Les Tsiams adossés au littoral ont établi leur premier empire en Cochinchine dès une époque fort ancienne, bien avant la nation cambodgienne. Ils ne se sont pas répandus dans là région occidentale, mais uniquement sur la côte orientale. Ils sont donc venus — je parle de l'élément dominant et civilisateur — non par terre, mais par mer. Au surplus, leur vocabulaire est malais en grande partie. Ils ont eu deux écritures venues de l'Inde méridionale. Leur alphabet ressemble à la fois à celui du Cambodge et à celui de Java, en présentant des formes plus anciennes.

Digitized by Google

Leurs relations avec l'Inde du Sud furent si actives qu'ils suivirent les changements apportés successivement par celle-ci dans les caractères (Bergaigne). Quant à la langue des Tsiams, Reynaud, en 1880, la disait polysyllabique *recto tono.* D'après les dernières données, ses radicaux seraient monosyllabiques et formeraient des *bisyllabiques* dérivés par l'agglutination *des préfixes et infixes.* Fort peu audessus du monosyllabisme, en tout cas, elle se rapprocherait donc du groupe dravidien, et c'est ainsi que s'expliqueraient ses analogies reconnues avec le Khmer. Elle est encore à étudier toutefois. En dehors de M. Aymonier, il n'y a peut-être pas deux Européens qui la connaissent. Une traduction de contes tsiams a été publiée. C'est leur texte qu'il faudrait recueillir.

Enfin les monuments tsiams ont toujours passé pour être semblables à ceux de la civilisation préislamique de Java. Des inscriptions relevées sur ces derniers ne les font pas remonter haut (VIIIe s). Il paraît cependant historiquement certain que Tsiams et Javanais ont partagé pendant de longs siècles les mêmes vicissitudes, puisque brahmanistes et bouddhistes d'abord, ils se sont convertis à peu près ensemble, les premiers par l'action des seconds à l'islamisme. Au XVe siècle un roi de Java épousa la fille d'un roi tsiam.

Mais ce qu'on croyait savoir et ce que beaucoup d'auteurs admettaient sur la première religion, les origines et le caractère du bouddhisme des Indo-Chinois ne s'accordait pas du tout avec ce rapprochement général. Voici, en effet, ce que répètent encore la plupart des ouvrages :

Le bouddhisme a été introduit de Ceylan au Cam-

Digitized by Google

bodge avec les livres sacrés écrits en *pali*, au IIIe ou IVe siècle de notre ère. Un livre bouddhiste de 1608, cité par Fr. Garnier, fixe lui-même l'arrivée des premiers prédicateurs bouddhistes au Tsiampa et dans le Kambodcha, au IIIe siècle. Les ruines du Cambodge passent donc pour appartenir à cette civilisation bouddhique. Et c'est de ce pays que religion et monuments se seraient répandus au Nord et à l'Ouest. Comme le bouddhisme n'a été introduit que plus tard à Java, il n'y a pas eu, malgré bien des similitudes entre leurs monuments, de relations nécessaires entre Tsiams et Javanais. De plus, les Tsiams n'ont pu introduire aucun élément indien en Indo-Chine, avant d'avoir été convertis par les prédicateurs bouddhistes en même temps que les Cambodgiens. Ces données admises sur la foi des premiers explorateurs et qu'on ne pouvait ni démentir ni concilier avec les autres faits connus, rendaient le problème de l'origine des Tsiams presque insoluble. Toute une série de documents et de découvertes sont venus nous donner le mot de ces contradictions.

***

D'abord M. Bastian signala, parmi les sculptures des monuments cambodgiens d'Angkor, Brahma et les épisodes du Ramayana. Doudart de Lagrée avait relevé les mêmes épisodes en prenant des estampages d'inscriptions. M. Aymonier reconnut, dans les plus anciennes, non pas le *pâli*, mais deux autres langues, le *sanscrit*, et une vieille forme du cambodgien. Ensuite, un indianiste bien connu,

Digitized by Google

M. Kern, traduisit des inscriptions dont M. Harmand avait donné le fac-similé (*Annales de l'Extrême-Orient* 1880-82). « Ces inscriptions traduites ont mis hors de doute l'existence ancienne au Cambodge du culte brahmanique de Çiva, à côté d'un bouddhisme différent du bouddhisme actuel, notamment en ce qu'il employait non le *pâli*, mais le *sanscrit*. » Des dates ont pu être fixées avec certitude, l'ère employée étant l'ère indienne de Çoka (78 après J.-C.), et la liste des rois, du VII[e] à la fin du XII[e] siècle, entièrement reconstituée. Ce n'est qu'au X[e] siècle qu'apparaît au Cambodge le boudhisme de Ceylan.

Les plus sagaces observateurs avaient bien un peu pressenti depuis longtemps ces découvertes. Traduisant les vues de Doudart de Lagrée, Francis Garnier s'exprimait de la sorte : « Si j'admets la possibilité de l'introduction du culte brahmanique au Cambodge, c'est moins en raison des statues de Brahma et des autres dieux du panthéon hindou que l'on retrouve dans les anciens monuments du Cambodge et auxquels les bouddhistes décernent également un culte, qu'à cause de l'existence bien constatée de cette religion à Java et à Sumatra, dont j'ai indiqué les nombreuses relations avec le Cambodge. » Par hypothèse donc et en conséquence d'autres rapprochements, Doudart de Lagrée et F. Garnier admettaient l'antériorité du brahmanisme en Indo-Chine. Cette hypothèse est devenue une certitude. Mais il est évident aujourd'hui qu'au nom du Cambodge, il faut substituer celui du Tsiampa. Ce sont les Tsiams qui ont introduit en Indo-Chine la religion brahmanique et c'est par eux qu'elle existait sur le territoire cambodgien avant même que le Cambodge fût constitué. Ils furent, en effet, les premiers occupants du

Digitized by Google

sol et ils en ont occupé la plus grande partie, jusqu'au Tonkin. Des inscriptions en sanscrit et en vieux tsiam ont été recueillies dans les provinces annamites, du Binh-Thuan au Phu-Yen (Aymonier) et jusque dans une caverne des confins sud du Tonkin (Bergaigne). L'une des premières remonte au IIe siècle de notre ère. Bergaigne y a lu des noms de rois rappelant par leur terminaison ceux de l'Inde du Sud et de la Sonde. Le sanscrit fut leur langue sacrée, comme elle fut *celle des Javanais*. On en retrouve des inscriptions jusqu'à Bornéo. Ils ne reçurent pas le bouddhisme comme les Cambodgiens ni du nord de l'Inde ni même de Ceylan; car ils n'ont jamais fait usage du *pâli*. Leur langue sacrée, après le *sanscrit*, fut le *dalil* dont ils comprennent encore quelques mots. Et leur religion a toujours été un brahmanisme plus ou moins altéré que bon nombre d'entre eux conservent encore. Ils adorent *Samsu*, le soleil, *Babarik* la terre, *Sangreny*, le monstre *Rahon* de la mythologie indienne (Aymonier). Ils ont adopté bien des pratiques et des superstitions bouddhiques. Mais encore aujourd'hui, ils n'ont pas de bœuf chez eux, professant à son égard une horreur sacrée. D'après un observateur, Reynaud, les éléments de leur bouddhisme même présenteraient des particularités distinctes, rappelant le culte djaïniste. Les djaïnistes, encore plus nombreux aujourd'hui dans l'Inde que les bouddhistes, font remonter leur origine au VIe siècle avant notre ère. Or ils furent particulièrement puissants à l'extrémité sud de l'Inde, dans la province de Madura. Leurs livres sont en magadhi, dialecte pâli (Maury, 557) parlé au IIIe siècle avant J.-C.

Dans les monuments tsiams qui nous sont signalés

Digitized by Google

jusqu'à présent, le bouddhisme n'a même pas laissé de traces bien reconnaissables. Trois tours, symbole de la trinité hindoue ontété découvertes à Koung-My, province de Tourane. En première ligne parmi leurs sculptures se montre *Brahma Çiva*. Voilà bien là, dominant tout, le culte çivaïste découvert au Cambodge sous les assises du Bouddhisme. Or, par exemple, les habitants de Bali au sud de Java sont restés brahmanistes çivaïstes, et ils ne sont restés tels que parce que les Javanais le furent. De même les habitants de Madura, autre dépendance de Java, contre sa côte orientale, sont pour la plupart brahmanistes, bien que le bouddhisme ait trouvé des adeptes parmi eux.

Je remarque encore parmi les sculptures tsiams de Koung-My des serpents en sautoir. Le culte du serpent fut un culte primitif prépondérant au Cambodge également. Il a un caractère quasi universel. Mais dans le sud de l'Inde, il est si ancien, si enraciné, si vivace, qu'encore aujourd'hui il est très répandu et qu'on fait à tous les carrefours des offrandes aux images de pierre du reptile. (A côté de ces serpents, d'ailleurs, se trouve, nous dit-on, le chapelet (?). N'est-il pas d'invention bouddhique ?)

Ces sculptures et d'autres devront être comparées à celles de Java et à celles de la grande pagode de Madura dans l'Inde par exemple, pagode fort ancienne. Un vaste champ d'investigation, ces indications le montrent, reste ouvert aux archéologues versés dans l'étude des langues et religions indiennes. Mais le rapprochement entre les Tsiams et d'anciens habitants de Java est déjà clairement justifié. Voyons d'autre part à quels résultats nous conduit l'étude des caractères physiques.

Digitized by Google

***

En groupes distincts ayant conscience de leur identité historique, on retrouve des Tsiams à Binh-Thuan, aux pieds des montagnes, dans le Tsiampa actuel et jusque sur le littoral, à Phanri, leur capitale. M. Lemire estime leur nombre à 50 000. Ce sont les *Loï* ou *Hoï* des Annamites qu'on nous donne comme grands, sveltes, à teint noir peu foncé, à traits nullement mongoliques. On en retrouve aussi dans le Cambodge, plus ou moins confondus et toujours unis avec les Malais formant ensemble une population de près de 30 000 ou de 60 000 individus, d'après une estimation plus récente (Lemire, 1887). Il y a parmi eux « des descendants d'anciennes familles royales ou princières du Tsiampa », et ils savent parfaitement qu'ils ont des congénères et des compatriotes dans le Tsiampa actuel et à Tay-Ninh. Près de cette dernière ville, au nord-ouest de Saïgon, en deçà de la frontière cambodgienne, des Tsiams qui s'y étaient jadis réfugiés forment encore deux villages. Enfin, un groupe de Tsiams cambodgiens, et de Malais, malheureux et persécutés, ont quitté leur pays il y a trente et quelques années, les armes à la main, en descendant le Mékhong et se sont réfugiés à Chaudoc, à l'embranchement du canal d'Hatien, sur le fleuve, près de la frontière, en Basse-Cochinchine. Ils seraient en tout 10 000 dans cette colonie. On parle encore d'autres groupes sur la côte même du golfe de Siam, groupes d'un total de 10 000 individus. Ce renseignement a besoin d'être vérifié. Mais il va presque sans dire que ces quelques agglomérations, en-

Digitized by Google

core en possession de leurs traditions historiques, ne forment pas les seuls descendants du peuple tsiam. Ce peuple nombreux, longtemps puissant et maître de vastes territoires, n'a pu être anéanti totalement par les Annamites, si impitoyables qu'aient été ceux-ci. Une partie de leurs anciens domaines a certes été laissée de côté par leurs conquérants, purs agriculteurs. Et devant la persécution, le grand nombre de ceux qui occupaient le littoral fertile a dû fuir, se réfugier sur les hauteurs insalubres de la deuxième zone du territoire indo-chinois. Il faut, me semble-t-il, prévoir d'avance que, parmi les sauvages, ceux du Sud pour le moins, nous aurons à rechercher et reconnaître de véritables Tsiams.

Déjà je remarque que parmi les sauvages Traos, au-dessus de ceux de Bien-hoa, il y a des *Tioma* dont le nom seul suffit à justifier de tels soupçons. Fr. Garnier, puis M. Harmand avaient, il y a longtemps, indiqué que les Charaïs ou Giaraïs qui confinaient à la frontière nord-orientale du Cambodge, parlaient, de même que les Rodès encore plus éloignés au Nord et à l'Est, une langue se rattachant au malais (Maury). M. Reynaud et d'autres ont su qu'ils comprenaient la langue tsiam ; et Fr. Garnier inclinait, suivant ses propres expressions, à en faire les débris du peuple qui fonda le Tsiampa (1873). Giaraïs ou Djaraïs, Peunongs ou Beunongs, Radès ou Rodès, parleraient toutefois aujourd'hui, d'après le capitaine Cupet, des dialectes distincts qui ne leur permettraient pas de se comprendre entre eux. Une légende des Tsiams a conservé le souvenir d'un de leurs rois qui, pour les affranchir des Cambodgiens, aurait fabriqué une épée merveilleuse. Cette épée, suivant eux, serait restée entre les mains du *roi du feu* dans

Digitized by Google

la tribu des Giaraïs. A ce *roi du feu* et au *roi de l'eau*, les rois de Siam et de Cambodge ont rendu longtemps et rendent même encore hommage, a-t-on cru. Or ces rois ou sadètes de l'eau et du feu, le capitaine Cupet les a retrouvés en plein pays sauvage. Et j'aurai à en parler.

Je me bornerai d'abord à la description des *Tsiams* avoués, représentants historiques, légaux, puis-je dire, de l'ancien peuple du Tsiampa.

***

M. Reynaud a vécu huit mois auprès d'eux, à Tay-Ninh. Plusieurs faits m'ont confirmé l'exactitude de la peinture qu'il en donne.

Suivant lui, la taille de la majorité d'entre eux serait de 1^{m},67, un peu supérieure à celle des Cambodgiens eux-mêmes (1^{m},65). La minorité a la même taille que les Annamites fixée à 1^{m},59; il vaudrait mieux dire la même taille que les Malais, également d'ailleurs de 1^{m},59. Les femmes de cette catégorie des Tsiams sont en effet souvent plus petites que les femmes annamites. Donc déjà, d'après la taille, il y aurait parmi eux deux éléments distincts, comme du reste à Sumatra. M. Maurel, qui ne s'est occupé que des Tsiams du Cambodge, confirme absolument l'observation de M. Reynaud à Tay-Ninh : « Taille haute, dit-il de ces Tsiams, presque toujours au-dessus de la moyenne, svelte, presque jamais envahie par l'embonpoint. Les fesses sont peu marquées, les cuisses minces, les jambes hautes et les mollets peu saillants, quoique bien faits; les membres supérieurs modérément longs. Les supé-

Digitized by Google

rieurs comme les inférieurs, quoique bien musclés, paraissent toujours un peu grêles. » Tous ces traits rappellent les Battaks. Dans le tableau des mensurations qu'il a prises sur le vivant, M. Maurel dônne cependant pour la taille de 14 Tsiams le chiffre de 1m,61, inférieur à celui de la taille de ses Malais, 1m,63, sans doute par suite de quelque transposition que je ne m'explique pas. Car il dit bien des Malais ce que tout le monde sait, que leur stature est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne. Et il s'est bien appliqué à séparer les uns des autres. « Le plus souvent, surtout au Cambodge, dit-il (p. 486) (et M. Janneau nous l'avait déjà dit de son côté), les Tsiams sont réunis aux Malais, et cela d'une manière si fréquente et si complète que, pour beaucoup d'observateurs peu attentifs, ces deux peuples se confondent, et qu'ils désignent indifféremment chacun d'eux par l'un ou l'autre nom. C'est là évidemment une erreur. Tsiams et Malais constituent deux groupes bien distincts au point de vue anthropologique, et *même deux groupes éloignés*. » M. Maurel a raison s'il ne recherche que les distinctions de races. Mais sommes-nous autorisés à voir dans les Tsiams une race particulière? C'est plutôt un peuple dont les Malais furent un élément. Il s'est passé de tout temps sans doute, dans le sein de ce peuple ou depuis une époque inconnue, ce qui se passe encore sous nos yeux. Or, au Cambodge, il y a une foule de métis des deux types qu'il est difficile de placer dans l'un plutôt que dans l'autre. « Eux-mêmes, quand on les interroge, nous raconte M. Maurel, hésitent pour vous répondre. Ils sont les produits de tant de croisements, qu'il leur est difficile de dire s'ils sont plus Malais que Tsiams ou réciproquement. Il arrive même que dans le choix qu'ils

Digitized by Google

peuvent faire de leur nationalité, ils ne désignent pas toujours celle qui *est le plus en accord avec leurs caractères anthropologiques.* » Il est assez naturel, en effet, qu'ils invoquent la nationalité de leurs parents immédiats, surtout de leurs pères. Et cependant, par suite des mélanges dont ils sont le produit, ils ne leur ressemblent évidemment pas toujours. Loin de là.

L'importance de l'élément malais au Cambodge, toutefois numériquement plus faible (Maurel), et ces mélanges multipliés ont pu avoir pour effet de relever la taille des membres de ce groupe ethnique, comme elle a eu pour effet de rendre leurs membres plus charnus (Maurel, p. 496), tout en abaissant peut-être celle de l'autre type. Ainsi s'expliqueraient les chiffres fournis par M. Maurel qui ne donne d'ailleurs pour la stature des Cambodgiens eux-mêmes que 1m,62. Mais nous n'avons, malgré ces chiffres, aucun doute à conserver. Tous les observateurs ont remarqué et affirmé la supériorité de taille des Tsiams... *Taille assez élevée, bien prise, membres robustes*, dit par exemple M. Morice. Et à Tay-Ninh, où l'élément malais n'est nullement prépondérant, toute confusion est impossible. M. Reynaud y a distingué trois types et une population moyenne résultant des croisements divers de ces types entre eux. A ces trois types M. Reynaud donne les noms de type *moï*, de type *malais* et de type *sous-caucasique.* Le premier entrerait dans la proportion de 30 p. 100, et chacun des deux autres dans celle de 15 p. 100 de la population totale.

Les métis à caractères mixtes, produits de leurs croisements, représenteraient à eux seuls 40 p. 100, bien plus du tiers de cette population. M. Reynaud

Digitized by Google

a remarqué assurément la fréquence du premier parmi les sauvages ou Moïs qu'il a vus. De là leur nom. Il appartient, dit-il, au groupe des noirs à cheveux lisses *indo-australiens*. Quant au type sous-caucasique, il serait, suivant lui, « analogue aux Battaks, et Dayaks ». Nous allons voir ce qu'il faut penser de ces rapprochements sur lesquels on ne fera que des réserves secondaires. Mais M. Reynaud est assurément dans la vérité lorsqu'il dit des Tsiams du type malais que ce sont de vrais Malais sans les mettre pour cela hors du peuple tsiam. Et il y a des preuves que sa division en trois types est parfaitement fondée. M. Aymonnier a publié (1) cinq portraits de Tsiams d'après des photographies de MM. Gsell et Fischer. Devant ces figures on est immédiatement frappé de certaines dissemblances. Je ne me risquerai pas cependant à donner leur description comme une base assez sûre. Nous avons la photographie d'un autre groupe de quatre Tsiams apportée par M. Harmand. Ceux-là sont des citadins bien vêtus qui ont par cela même un aspect assez différent. L'un d'eux a les yeux obliques. J'ai cru reconnaître sur les autres des traits des Dayaks. Dans le premier groupe d'ailleurs, un sujet, à nez droit, sans dépression à sa racine, porte comme coiffure la petite bande d'étoffe en usage chez les Dayaks.

*
* *

Tout en négligeant ces documents dignes cependant de l'attention, voici comment on peut fixer les

(1) *Rev. Ethnog.*, 1885, p. 158.

Digitized by Google

caractères des trois types tsiams. Le premier forme le véritable fond indigène original.

Voici comment le décrit M. Raynaud. La face paraît plus large que haute; elle est en effet très large par rapport à sa hauteur, le maxillaire supérieur étant réduit dans le sens vertical, et le front, loin de se rétrécir au-dessus des orbites, pour donner cet aspect losangique caractéristique des figures mongoliques, malaises et autres, les domine au contraire, participant ainsi de cet élargissement général. Ce n'est pas la saillie des pommettes d'ailleurs qui constitue la ligne transversale dominante. M. Reynaud dit fort bien : *La largeur de la région zygomatique et massétérienne rend cette saillie faible.* — L'œil est un peu enfoncé, et la partie saillante de la cornée notablement en arrière du sourcil. Cette disposition subrectiligne de la base du front, le *point élevé de la naissance du nez*, le peu de distance de la pupille au sourcil et le *raccourcissement* de la face en-dessous, indiquent une région orbitaire peu élevée et donnent à supposer que les orbites *ne sont pas mégasèmes*, caractère fort important, s'il était constaté sur des têtes osseuses. L'ouverture palpébrale est moyennement large, son axe n'est pas oblique, la paupière supérieure n'est jamais large, lourde, grasse et proéminente comme chez les Mongols, et sa partie interne ne descend pas comme chez eux en *bride falciforme*, au-devant de la caroncule lacrymale.

Le nez, dont la racine est enfoncée au-dessous de la glabelle, est droit dès son origine et n'a pas de lobule terminal séparé. Ses ailes sont assez fortes et saillantes, mais maigres, jamais lourdes comme chez les nègres. La sous-cloison s'insère sur la même ligne que les ailes. L'ouverture des narines est arrondie.

Digitized by Google

Les molaires sont larges, égales entre elles, tandis que chez nous leur grosseur est décroissante d'avant en arrière. Elles se conservent bien. Le menton moyen n'est pas fuyant. Les oreilles sont grandes et écartées.

Voici d'autre part le portrait donné par M. Maurel : « Le front est haut, bombé de haut en bas *et d'un côté à l'autre*. Il est limité en haut par des cheveux généralement bien fournis, et décrivant une courbe à convexité inférieure. En bas, il s'arrête sur des sourcils bruns, moins cependant que chez les Cambodgiens, mais assez riches pour fournir à la vue un point de repère facile. Les arcades sourcilières qui les portent sont marquées, ainsi que la glabelle qui est souvent séparée de la saillie *nasale par une dépression profonde.*

Les yeux *sont droits et non bridés*. Si parfois le contraire existe, c'est que le sujet que l'on examine n'est pas resté à l'abri du mélange avec les peuples voisins. Les oreilles sont plutôt grandes que petites, et généralement assez bien ourlées. Les pommettes, sans être aussi saillantes que chez certains peuples mongols, le sont cependant plus que chez les races indo-caucasiques ; leur maximum *d'écartement correspond non aux malaires, mais aux arcades zygomatiques*. Le nez n'atteint que rarement la saillie des races caucasiques ; il est toujours un peu bas, et ses diverses parties constituantes un peu fortes ; mais il est droit et souvent même un peu convexe. Ce n'est que bien rarement qu'on le voit retroussé. Aussi les orifices, au lieu d'avoir leur plus grande dimension dans le sens transversal, comme dans les races mongoles, l'ont-ils dans le sens antéro-postérieur, comme chez nous. »

Digitized by Google

On le reconnaît de suite à certaines ressemblances tout à fait spéciales, c'est à peu près la même physionomie que, sans le savoir, MM. Reynaud et Maurel ont décrite, en des termes similaires, sous des noms différents, en pays éloignés. Et c'est bien aussi cette physionomie qui frappe comme la plus caractéristique dans le groupe dont M. Aymonnier publie les photographies. M. Maurel y ajoute un trait que M. Reynaud ne paraît pas y avoir observé :

« Un prognathisme des plus accentués, dit-il, est le plus saillant caractère. La lèvre supérieure arquée n'arrive souvent, que d'une manière incomplète, à couvrir la saillie du maxillaire et les dents. Cette saillie apparaît plus considérable par la verticalité des dents. Celles-ci sont généralement volumineuses et bien conservées. Elles tombent souvent vers la quarantaine. Enfin la hauteur du maxillaire inférieur dépasse généralement la hauteur que lui donnerait un œil habitué aux faces de l'Européen. »

Ce sont là des caractères que M. Reynaud attribue à l'élément malais. C'est à cet élément qu'ils ont été empruntés. M. Maurel dit en effet lui-même un peu plus loin, en parlant des Malais : « Leur prognathisme dentaire, prognathisme si caractéristique, a fini par se dissimuler sous la large face supérieure du Tsiam. »

En présence de Tsiams de ce type, on a l'impression d'une ossature grossière et rude et d'une physionomie un peu étrange. Leurs traits distinctifs ne sont pas d'une fixité très grande. Hommes et femmes, suivant M. Morice, les femmes, surtout, présenteraient une énorme saillie des parties molles du bassin et une ensellure considérable. Pour ce qui est de la couleur de la peau, du teint, il est assez difficile de

Digitized by Google

s'entendre. Elle a induit les observateurs en des rapprochements plus que hasardés. Mais, de leurs contradictions mêmes, il résulte, et c'est bien là ce que nous ont confirmé des voyageurs tout récemment, qu'on lui a accordé trop d'importance. Il est incontestable que chez les races mêlées, elle est variable au point de dérouter les observateurs qui ne s'en tiennent pas à un petit nombre de sujets. En outre, elle est influencée par le genre de costume, le genre de vie et change suivant les habitudes et surtout suivant les classes qui accroissent, par l'hérédité, l'effet des habitudes.

D'après Maurel, le teint des Tsiams est généralement clair, et les parties couvertes sont les plus claires, contrairement à ce qui arrive souvent chez les races très colorées. Il a relevé cependant les nuances brun foncé grisâtre (N° 35), et roussâtre (N° 28), au milieu de nuances rougeâtres plus ou moins claires.

D'après Reynaud, le teint jaune mat des Annamites et des Chinois est inconnu chez les Tsiams de Tay-Ninh. Le teint le plus fréquent est le teint plus spécial à son type malais, tantôt un peu rougeâtre, tantôt grisâtre (Nos 36 et 37). Viennent ensuite des nuances correspondantes plus foncées (Nos 42 et 43), qui seraient plus particulières à ses Moïs. En troisième ligne comme fréquence est le blanc jaune hâlé (Nos 40 et 47), et en quatrième ligne le jaune rougeâtre foncé ou orangé (Nos 28, 29 et 30), qui est cambodgien. Des femmes de Tay-Ninh sont d'une blancheur plus semblable à la nôtre que celle des Annamites les plus blanches.

Au total, comme le dit Morice, le teint des Tsiams tient le milieu entre le rouge orangé des Cambodgiens et le blanc jaunâtre sale des Annamites.

Digitized by Google

Les cheveux et le plus ou moins de pilosité du corps fournissent des caractères infiniment plus constants et d'une importance plus grande. Chez les sujets de M. Maurel, les cheveux sont toujours *ondés*, bruns (41), et souvent de la nuance la plus foncée (48). M. Reynaud dit des siens que leurs cheveux sont quelquefois ondulés, et, en général, droits; mais aussi plus fins et plus légers que ceux des Annamites, et de nuance moins foncée. Chez des enfants, il a observé des teintes claires dans toute l'étendue des cheveux, qu'il n'attribue pas à l'action décolorante du soleil. Le visage est glabre, bien qu'on remarque quelques barbes. Le corps également, sauf quelquefois sur le devant de la poitrine. Ce sont là, on le sait, des caractères mongoliques. Cependant, vue de profil, leur ligne dorsale accuserait les mêmes courbes que chez les Européens, tandis que chez les Annamites elle est comme dressée au fil à plomb. Le buste est d'ailleurs peu développé, quoique la poitrine soit assez large.

Si l'on n'envisage que les individus, classés par M. Reynaud dans son type sous-caucasique, tous les caractères mongoliques paraissent éliminés. Leur stature serait moyenne ou supérieure, leur teint *brun terreux clair d'Européen hâlé*. Leurs cheveux longs et fins sont ondulés sur la nuque. L'arcade sourcilière est plus marquée. L'ouverture palpébrale est plus large, sans bride. L'iris est moins noir et la sclérotique blanche, plus étendue, donne plus de mobilité et d'intelligence au regard. Le visage n'a pas le grand élargissement transversal du type Moï, ni la forme losangique des Malais. Le nez est plus long et plus saillant. Les lèvres supérieures présentent, comme chez nous, sur la ligne médiane, une petite

Digitized by Google

saillie qui, la bouche fermée, se loge dans un sillon médian de la lèvre inférieure. La taille est bien dessinée et la cambrure lombaire très marquée. Les extrémités sont fortes, les pieds longs et larges (à l'encontre des chiffres de M. Maurel).

Chez les individus du type malais, au contraire, ce sont les caractères mongoliques qui dominent exclusivement : cheveux noirs (N° 48), gros, raides, pommettes saillantes, brachycéphalie du crâne, absence de barbe sur le visage et de poils sur le corps, œil bridé, taille très peu marquée. Ils seraient entièrement semblables, d'après M. Reynaud, aux Malais de Singapour. Ils frappent souvent par leur maigreur constante, leur peau mince, facilement ridée et comme appliquée sur le squelette, leurs lèvres minces qui, dans le rire, se retirent en restant comme adhérentes, et leur prognathisme sous-nasal. C'est cet ensemble de caractères divergents, observés isolément chez quelques-uns, combinés diversement, entre-croisés chez la plupart, qui constitue la physionomie du peuple tsiam. Toute l'originalité de cette physionomie dépend toutefois d'un seul élément qui paraît dominer encore et pourrait passer pour autochtone. Cet élément est le *Moï* de M. Reynaud, élément *Dravidien*, malgré des ressemblances avec les Battaks, plus grands, *aux regards doux, à la démarche lente, à l'attitude digne.* M. Maurel en fait le Tsiam proprement dit. Mais au Cambodge, malgré la description qu'il nous en trace, il est bien métissé de sang malais. J'ai déjà dit que M. Maurel nous donnait pour la taille de ses Tsiams et des Malais des chiffres assez singuliers. Il a pris la mesure de leurs têtes. Les Tsiams auraient le crâne à la fois un peu plus long et plus large. Mais l'indice céphalique se-

Digitized by Google

rait le même : 83,24 et 83,05. Et par exemple, le diamètre frontal minimum des Tsiams serait plus petit que celui des Malais, bien que leur tête soit plus volumineuse. Ces résultats, ainsi que les mesures comparées des pieds, qui ne répondent pas à ses propres descriptions, conformes à celles des autres observateurs, éveillent des incertitudes. Dans les mélanges, il faut s'attendre à tous les entre-croisements de caractères. Le moins qu'on puisse dire, cependant, est que le type original tsiam est, au Cambodge, moins *caractérisé* qu'à *Tay-Ninh;* moins distinct que nous le montrent les photographies de M. Aymonnier. Nous verrons que le Tsiam proprement dit, le type Moï de M. Reynaud, diffère des Malais non seulement par tous les caractères descriptifs ci-dessus énumérés, mais notamment par l'indice céphalique.

***

La plupart des Tsiams, quel que soit le groupe ethnique auquel ils se rattachent, sont aujourd'hui mahométans, notamment au Cambodge. Les Malais et les Hindous, que l'émigration amène en Indo-Chine, sont aussi des adeptes de la même religion. Il y a une traduction du *Coran et des prières* en tsiam.

M. Maurel fit au Cambodge la connaissance d'un marabout qui l'avait frappé « par ses grands airs ». Interrogé par lui sur la noble origine qu'il pouvait avoir, il répondit simplement : « Tsiam. » — Je suis Tsiam. — Ce qui lui paraissait suffisant. Il vivait dans l'aisance, grâce à un petit commerce. Ses femmes tissaient. Certains de ses fils s'occupaient de pêche. Les autres l'aidaient dans sa tâche d'éducateur de la

Digitized by Google

jeunesse. Il invita notre collègue à venir à sa mosquée. C'était une grande salle de 25 mètres de long, de 15 de large et de 10 de haut. Les murs en torchis étaient entièrement nus, et le sol, formé par la terre tassée, n'était couvert que de quelques nattes qui tombaient en lambeaux. Un fauteuil, style moyen âge, au dossier droit et très haut, destiné au marabout, était le seul objet sur lequel le regard pût se reposer. Ce n'était pas seulement de la nudité, c'était du dénûment. Cependant, dès que les Tsiams avaient franchi le seuil de cette bâtisse, ils étaient pénétrés d'un sentiment grave et recueilli. Et toute leur attitude, comme leurs gestes, en portait l'empreinte. M. Maurel en fut vivement frappé. Ce genre de piété, éloigné des démonstrations criardes et turbulentes, et faite de sincérité, de dignité simple, ne se rencontre jamais chez les sauvages, et pas toujours chez les peuples civilisés. Il constitue, là où on l'observe, un signe d'élévation morale. Et ici il s'accorde parfaitement avec le caractère qu'on attribue aux Tsiams. « Peuple franc, gai et courageux, dit M. Moricé, les Tsiams sont plus avides de nouveau que les Annamites et surtout que les Cambodgiens.

« Ils marchent noblement et avec indépendance. Ils ne sont pas voleurs. Leurs traits sont plus mâles que ceux des Cambodgiens et des Annamites. Leurs femmes sont d'une vertu farouche et font sous ce rapport tout à fait exception. »

On pourrait croire cependant, qu'en pays annamite, les Tsiams, durement traités en vaincus, pourchassés même, n'ont pas conservé en général la dignité, la gaîté et l'aisance qu'ils ont au Cambodge. Ils ont dû, en différentes régions, se sauver, se cacher; et humbles et défiants, redevenir sauvages pour pouvoir vivre.

Digitized by Google

Nulle part ils ne paraissent se distinguer par leurs vêtements. Le costume des hommes consiste en une toque de fil, un veston comme les Cambodgiens et un pagne où sampot non relevé, *formant jupe*, souvent avec une *écharpe* nouée à la ceinture. Les marabouts revêtent en outre un surtout de toile blanche qui, analogue à la chemise des Cambodgiennes, mais plus ample et plus flottant, leur couvre tout le corps. Notons que ce costume ne diffère pas de celui des Battaks qui portent un mouchoir enroulé en toque sur la tête, un pagne, pièce d'étoffe enroulée à la taille et tombant à la cheville comme une jupe, une veste avec une écharpe ou une écharpe seule. Autre coutume à retenir, commune chez les Malais et qui s'observe aussi chez les Battaks : Les Tsiams du Cambodge se liment l'extrémité inférieure des dents de la mâchoire supérieure, de haut en bas et de dedans en dehors, et de plus en rainure (comme chez les Javanais et les Tagals des Philippines), en faisant une gouttière transversale bien visible. Pour cette opération, ils se servent d'une pierre. Ils l'exécutent rapidement en un seul jour. Elle s'accompagne de certaines cérémonies, notamment chez les Malais.

Les habitants de Tay-Ninh, étudiés par M. Reynaud, visités par M. Morice et d'autres, forment une centaine de familles qui sont venues jadis se réfugier là en pleine forêt inhabitée. Des rideaux de bambous incultes cachent leurs villages. Les hommes ont les cheveux rasés. Le costume est encore le pagne, pièce d'étoffe enroulée à la taille et tombant jusqu'aux chevilles. Les femmes portent par-desssus une chemise à manches étroites, échancrée au cou et fendue devant jusqu'aux seins, qui dessine bien la taille et descend jusqu'au mollet. Elles vont au marché avec cette

Digitized by Google

chemise pour seul vêtement et en portant leurs fardeaux sur la tête. Elles relèvent leurs cheveux en chignons à leur fantaisie, et les recouvrent d'une pièce d'étoffe pliée en quatre, dont deux bouts retombent de chaque côté. Elles portent des boucles d'oreilles et cela encore les distingue des Annamites qui, au lieu d'anneaux, s'insèrent dans le lobule de l'oreille des clous à tête d'or ou d'ambre, mais les rapproche des sauvages. Elles portent leurs enfants nus à cheval sur la hanche. Cette habitude ne leur est pas particulière. Elle pourrait cependant avoir quelque rapport chez elle avec la proéminence des masses cellulo-graisseuses et musculaires, avec l'ensellure dont parle M. Morice.

Leurs cases sont bâties sur pilotis comme chez tous les Moïs, et aussi comme chez les Battaks, chez les Tagals, chez les Alfourous. Leur plancher à Tay-Ninh est à environ $1^{m},50$ au-dessus du sol. Comme elles sont en bambou, elles ressemblent, dit M. Reynaud, à de grandes cages plus qu'à des maisons. Le toit à double pente est en paille. Les hommes chassent et cultivent. Les femmes partagent avec eux les travaux de la culture. Les soins de la maison restent pendant ce temps à la charge des vieux parents. C'est la grand'mère qui fait cuire le riz pour toute la famille dans une marmite en cuivre, sur un fourneau de terre. Tout le monde rentré, on mange ce riz du soir autour d'une coupe pleine d'huile, sur le bord de laquelle brûle une mèche de coton.

L'organisation extérieure de la maison est celle que nous retrouverons en pays sauvage. Les porcs et les chèvres sont rentrés sous le plancher même des cases. Je dis les porcs. Ils en élèvent sans doute à l'exemple des Annamites, puisque M. Reynaud le dit. Cependant

Digitized by Google

les mahométans, chez eux, s'abstiennent de la chair de cet animal, au témoignage de M. Maurel, comme ils s'abstiennent de toute liqueur forte, tout en faisant usage du bétel et du tabac. Ils ont des buffles, et ils les enferment pour la nuit non loin de leurs cases, dans une sorte de petit parc rectangulaire entouré de grosses claies en bois. Ces claies ne suffiraient pas toujours à protéger ces animaux contre les attaques du tigre. Mais ils entretiennent aussi quelques chiens maigres qui peuvent les avertir. Et sans sortir de leur case qui, l'échelle retirée, n'a pas de communication avec le sol, ils peuvent protéger leur bétail.

Une étude méthodique sur les habitants du Binh-Thuan nous en apprendrait sans doute plus long sur les Tsiams. Je ne peux que la recommander aux voyageurs soucieux du progrès de la science. Un résident qui, sans connaissances spéciales, est très exact et précis dans ses observations, M. Lemire, a donné une courte étude de tours tsiams du Bin-Dinh. (Ce sont des tours carrées ou rectangulaires en granit, en grès ou en briques rouges, construites sans ciment comme les édifices cambodgiens, grâce à une juxtaposition des pierres parfaitement unies.)

M. Lemire nous dit que dans le Binh-Thuan les indigènes n'ont pas les yeux bridés. Or chez les Malais, si les yeux sont droits et non obliques comme chez les Mongoliques plus purs, ils sont aussi légèrement bridés à l'angle interne de l'œil. Il nous signale encore, comme trait de mœurs singulier, que ce sont les jeunes filles qui, leur choix fait, font les demandes en mariage. M. Reynaud nous avait déjà dit des Tsiams appelés Loï par les Annamites, qu'ils étaient grands, sveltes, à teint noir peu foncé et à traits nullement mongoliques.

Partout en somme, au milieu de mœurs redeve-

Digitized by Google

nues un peu sauvages, on retrouvera chez les Tsiams *des lambeaux disjoints et dépareillés* d'une ancienne *civilisation* et d'une organisation sociale plus relevée. Ils forment les restes et sont les témoins du passé historique le plus reculé de l'Indo-Chine. C'est par eux et chez eux que cette contrée a joui, avant l'influence chinoise et annamite, avant l'immigration cambodgienne, du vacillant éclat d'une civilisation hâtive. Cette civilisation ne fut pas au surplus leur œuvre. Elle est tout entière d'importation. Mais son influence s'est étendue au VIIe siècle et pendant quelque temps jusqu'au Tonkin, où ils ont laissé de rares monuments (Poteries, sculptures (Pâris), inscriptions).

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32263

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE SCIENTIFIQUE

Directeur : M. Charles RICHET

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE — 1894

Chaque livraison, paraissant le samedi matin, contient 64 colonnes de texte.

PRIX DE LA LIVRAISON : **60** CENTIMES

Prix d'Abonnement :

	Six mois :	Un an :
Paris	15 fr.	25 fr.
Départements et Alsace . . .	18 fr.	30 fr.
Étranger	20 fr.	35 fr.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

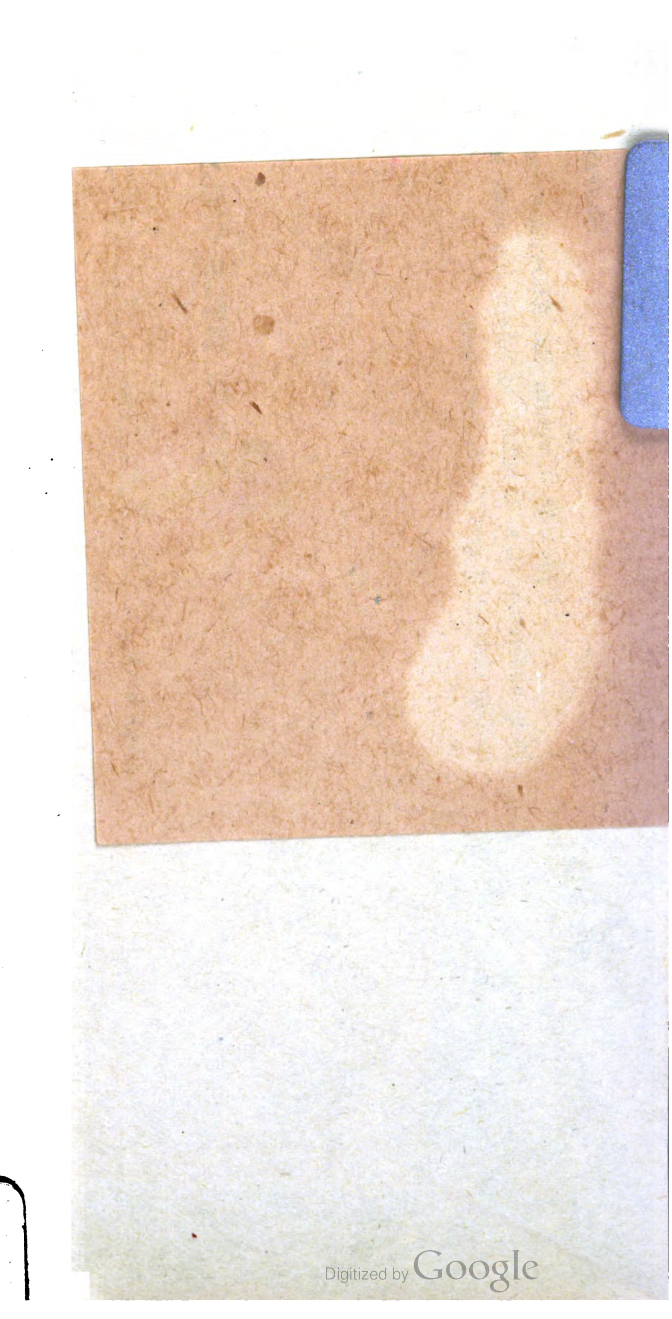
PARIS. — 19, rue des Saints-Pères

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32263

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Ind 9735.6
Populations de l'Indo-Chine;
Widener Library 007192611
3 2044 088 772 058
Digitized by Google